

# poésie



éditions  
de l'Oésie

4



o P é s i e  
4

# Poésie

Numéro 4, 2001  
Revue fondée en 1997  
par Bertrand Tremblay et Richard Ste-Marie

Coordination et composition graphique :

Bertrand Tremblay

Comité de rédaction :

Jean Deronzier

Jean Dorval

Monique Laforce

Geneviève Rey

Gaston Sylvain

Édition électronique :

Gaston Sylvain

Révision linguistique :

Alinéa Communication écrite

Impression :

Les Impressions Charlevoix Offset

Baie-Saint-Paul

Distribution :

Les éditions de l'Oésie

Pour participer à la revue, faites parvenir vos textes au coordonnateur, de préférence à la fois par courrier électronique et sur papier.

Les copies papier doivent être fournies en trois exemplaires et ne seront pas retournées.

L'éditeur se réserve le choix des textes qui seront retenus. Les auteurs conservent l'entière responsabilité des textes publiés.

Les éditions de l'Oésie,  
225A, Châteauguay, Québec (Québec) G1K 2E1

Courriel :

[brtremble@yahoo.com](mailto:brtremble@yahoo.com)

Site Internet :

[www.ava.qc.ca/edition/RevuePoesie](http://www.ava.qc.ca/edition/RevuePoesie)

Thème du prochain numéro :

**f r a n c h i r . . .**

© Les éditions de l'Oésie et les auteurs

Dépôt légal :

Bibliothèque nationale du Québec 2001

Bibliothèque nationale du Canada 2001

ISSN 1480-1140

Ce numéro 4 de la revue *Poésie* existe sur papier et en version électronique destinée à Internet. Il en a été tiré deux cent vingt-cinq exemplaires sur papier 100 % recyclé Cross Pointe Genesis script laïteron. La version électronique de ce numéro 4 peut être imprimée, en tout ou en partie, à des fins personnelles. Dans le cas de diffusion restreinte d'une reproduction intégrale ou partielle de l'œuvre, l'autorisation de l'éditeur est requise. Toute reproduction devra obligatoirement inclure cette page avec la présente notice, en plus des noms des auteurs concernés. L'éditeur conserve plein pouvoir de révoquer ces autorisations en tout temps. De plus, il n'est pas permis de tirer de cette reproduction un profit direct ou indirect. Les éditions de l'Oésie restent seules détentrices de tous les droits d'édition, d'adaptation, de diffusion et de traduction de la revue. Chaque auteur conserve l'intégralité des droits de propriété de ses œuvres incluses dans le présent numéro.

Je vais jusqu'au bout des comètes de mon sang  
haletant

harcelé de néant

et dynamité

de petites apocalypses  
les deux mains dans les furies dans les féeries  
ô mains  
ô poings  
comme des cogneurs de folles tendresses

*Gaston Miron*

La marche à l'amour

Et mes mains s'envolaient aussi, avec des bruissements d'albatros  
Et ceci, c'était les dernières réminiscences du dernier jour  
Du tout dernier voyage  
Et de la mer.

*Blaise Cendrars*

Prose du Transsibérien  
et de la petite Jehanne de France

Je n'avais rien à offrir à personne

que ma propre confusion.

*Kerouac*

Sur la route



o m m a i r e

lecture passion

Monique Laforce échange avec l'artiste  
et poète Gabriel Lalonde.

6

invités

Catherine Fortin, Mousse Boulanger,  
Agnès Riverin et Morice Benin  
ont accepté de participer à la revue.

48

regard

François Lemay nous montre, en images, les  
sentiers de la poésie.

croisée

Un texte inédit rassemble des extraits  
de tous les auteurs et parcourt l'ensemble  
de ce numéro.

<b>routards</b>		
	Geneviève Rey	15
	Louise Fortin Ouellet	20
	Hélène Mathieu	22
	Aline Boutet	25
	Pierrette Pelletier	26
	Michel Langlois	28
	Jean-Philippe Fleury	32
	Gilles St-Amour	34
	Louis Bergeron	37
	Bertrand Tremblay	40
	Monique Laforce	44
	Christian Fleury	75
	Jean Dorval	76
	Anna Yavorska	80
	Micheline Beaudry	82
	Normand Génois	86
	Gérald Morin	89
	Gaston Sylvain	93
	André Trottier	96
	Paul-É. Chamberland	98
	Arlette Fortin	100
	Jean Deronzier	104
	Renée Simard	107
	Guylaine Pelletier	108
	Jacques Bernard	110
	Hélène Breton	113
	Oneil Bouchard	114
<b>parcours</b>	Suivez les itinéraires de nos invités.	117

**L**  
e c t u r e  
**P**  
a s s i o n

Gabriel Lalonde,  
le sorcier de craie

*J'aimerais bien me sentir immortel.  
Mais je me sens d'abord mortel.  
Même dans l'âme.*

**Gabriel Lalonde**

Lettres à la mort / Les nuits du cœur  
Le Loup de Gouttière 1995

Quand il m'arrive de me sentir mortelle jusque dans mon âme, dans mes amours, et c'est souvent, je vais à l'atelier de Gabriel Lalonde. Je me promène entre les tableaux et les sculptures. Je les déplace, les sépare, les réunis. Je les disperse et les rassemble. Je les abandonne pour mieux les retrouver. Je les caresse de la main, de l'œil. Je perds mon âge et la fatigue. La peine et les habitudes. Je deviens.

Je reviens dans ma préhistoire. À la forme première. Le visage. Où s'inscrit le monde. Les petits masques blancs des origines. Les yeux regardent. Me regardent. Me donnent cet accès à l'existence. À la vie. À l'attention de l'autre. Je comprends que le monde m'accepte. À mon tour, je regarde. J'existe. Les yeux. Et puis la bouche. Celle du masque qui me fait face, s'ouvre. Et c'est moi qui parle. J'existe. De regard et de parole.

Dans cet atelier. Les yeux et la bouche. Le regard et la parole. De par le masque du sorcier de craie, je suis.

Et puis le corps s'invente des jambes pour avancer. Un pas et un autre pas.  
Et puis s'invente des bras. Fragiles. Pour se tendre vers ceux qui aiment.  
Se réfugier. S'abriter. Le temps de s'habituer. D'apprendre à entourer des  
épaules. Embrasser. Étreindre. Grimper aux arbres.

Dans cet atelier. De par ces formes de fer, de bois. De par les franges et  
les ficelles. Avec ces jambes, ces bras, qui me sont venus, je suis.

Et le corps trop frêle connaît le froid. S'arrondit. Se réchauffe de terre  
et de sable. S'enrobe de couleurs. Une folie de chevalier triste. Une gaieté  
de coloré lunaire. S'habille de gestes. Se rapproche de l'autre. Se dessine  
des mains. Des ailes. Borde de signes, cerne de rouge ou s'éloigne. Sculpte  
des hasards, imagine des drames, des contours qui tremblent. La distorsion  
du temps. La crucifixion du bonheur. Mais ces violets, ces mauves  
qui consolent. Parfois, je me souviens des larmes. De cette douceur salée  
sur la joue.

Dans cet atelier, je regarde et j'attends. Quand se réconcilient la grimace  
d'Einstein et le cri de Munch, je suis apaisée. Je regarde et j'entre par les  
fenêtres. Dans les secrets des murs. Je me glisse sous les miroirs, entre  
le tain et le verre. Le peintre découpe une porte au bas de la toile pour me  
laisser passer.

Je voyage en des Argentine, des Japon et des Tibet de mystère. Des Espagne aux arènes brûlantes. Je découvre des pharaons de soleil et d'or. Je les dépose dans les tiroirs avec ces bouteilles qui contiennent les cendres de mon amour. Je recueille dans la paume les os blanchis et la rouille érodée de la mémoire.

Sur les palissades, les spectateurs me dévisagent. Je les reconnais. Leurs vies différentes et parallèles. Les guerres et les défaites. Les tendresses. Les habitudes. Les départs. Les amertumes, les nostalgies et les retours. Je cherche des histoires pour bercer la détresse et charmer la peur.

Dans cet atelier de Gabriel Lalonde, je reprends le livre de contes. Celui de la plus lointaine enfance. Du désir et du rêve de rêver. Les trois anneaux magiques. Deux anneaux pour les souhaits. Le troisième anneau pour l'immortalité.

Ici, quand on joue le jeu grave de la mort, on ne s'agenouille pas devant les trônes des dieux géants. L'éternité s'écrit en tout petits caractères sur la toile. Pour l'intimité du regard. À la mesure des humains. Avant de partir, j'écarte cette fente minuscule, l'accent aigu qui termine le mot éternité, et j'y renverse le sable de mon sablier. Le temps s'attarde entre les courbes et les couleurs, défait l'absence et ramène mon amour sous la lune du tableau.

Je frotte le premier anneau et réclame de demeurer désormais dans la nécessité. Le besoin de la parole et de l'image. Le manque à combler.

Je frotte le second anneau et réclame de rester à jamais dans la fragilité et l'incertitude. De mon âme et de mes amours. La faim. La soif. Le désir.

L'artiste avait déjà tout pressenti. Compris. Sur sa toile, près du livre de contes, il n'y a pas de troisième anneau.

Qui se soucie de l'immortalité ? La vie tient tout entière dans l'intensité du regard.

Monique Laforce

C'est la hiérarchie même  
du système qui est en  
cause, me dit-elle en me  
regardant droit dans les  
yeux. Je lui répondis de  
ne pas bouger, le temps  
d'ajuster mon appareil.  
Mais la lumière, celle que  
j'attendais depuis des  
heures, était maintenant  
disparue. Too bad.



Monique,

De quoi parlions-nous déjà ?

De tout. Du sorcier de craie. De l'importance des visages. Et des yeux. Des petits masques. Des signes, des larmes. Du désir. Du rêve. Du rêve de rêver. De tout, mais surtout des passerelles. Le passage. Celui de l'artiste à l'œuvre. Celui de l'œuvre à l'autre.

Par l'œuvre « J'existe. De regard et de parole », disais-tu. L'échange de l'essentiel. Par le regard. Un donneur, un receveur. Chacun à son tour dans le même rôle. Chacun à son tour dans un rôle différent. L'échange de la parole humaine. Parole écrite, parole visuelle. La perte de la pudeur. La parole nue. Sans retenue. De soi. De ce que l'on donne. De ce que l'on reçoit. Des autres. Que l'on transforme. En poussières d'éternité.

Le plus difficile ce n'est pas de faire. L'œuvre. Mais cette sortie de soi. Du tout soi. Pour atteindre les autres. Donner le souffle. Son souffle. Créateur. De mots, d'images. Donner le *non-donnable*. Le sans limite. Entre la joie et la tristesse. Celles, humaines, qui toujours nous habitent. Donner plus grand que nous. L'amour ? Peut-être ?

Malgré les contraintes, les barrières, les peurs. Malgré les autres. Et soi.  
Donner chaque fois l'authentique. « À la mesure des humains ». Porter  
aux autres les mots, les images. Comme on porte l'eau. Le pain. Chaud.  
De la vie. Que l'on fait battre. Un instant. Différent. Qui ramène à  
l'existence. La sienne. Qui ramène au feu. Aux visages. Au regard. Arrêter  
un instant l'œil. Et le temps. L'œil. Et le cœur.

Ouvrir le regard. Sur l'âme. Rendre vivante son âme à l'autre. L'anima.  
Tu sais, ce petit souffle qui n'existe pas à qui l'on parle si souvent !

Comblé une seconde. Une petite seconde. De vie. À peine une  
seconde. La faim. La soif. Rassasiées. Celles des autres. Toutes les faims,  
toutes les soifs. Et la sienne. À peine une petite seconde. Presque une  
seconde. L'instant d'un mot. D'une image. De soi. Dans le regard  
d'un autre.

L'existence reconnue. Toute l'existence. Dans une phrase. Une œuvre.  
Une parole.

L'œuvre. La parole. Comme une confiance.

Crois-moi, tu existes.

Gabriel Lalonde

# Sur la route de quoi parlions-nous



Entrer dans sa tête n'était pas un problème. En ressortir, si. Je me concentrais du mieux que je le pouvais, allant d'une pensée vers une autre. Le vide. Elle ferma son sac de voyage, émit un petit rire nerveux, et nous étions repartis.

déjà de tout du sorcier de craie

Geneviève Rey

le passeur

Prends la route de l'été  
cathédrale verte  
des platanes épanouis  
grand opéra  
de la lumière  
et de l'ombre

Suis jusqu'à l'océan  
le chemin sonore  
des fleuves et des rivières

Abrège le temps des adieux  
cesse d'espérer les retrouvailles  
des voix éteintes  
ne porte plus à la boutonnière  
le deuil de ton enfance

Poète  
Passeur d'éternité  
infatigable portier du rêve  
que t'importe la poussière d'étoiles  
quand le ciel entier t'est promis

# le passage celui de l'œuvre à l'autre

## *complainte pour Orphée*

Qu'il est long le chemin  
où je suis mon bien-aimé  
la mort n'a pas su dénouer  
ces liens qui nous tissaient ensemble  
du fond des enfers mon bien-aimé  
je t'appelais  
je t'appelais  
et tu m'as entendue  
chaque pas me rapproche de toi

Ta musique a séduit les dieux  
Ils t'ont ouvert la porte des ténèbres  
tu es venu me chercher  
ton amour transgresse la mort  
et m'arrache à ses griffes  
chaque pas me rapproche de toi

il y a si longtemps ma vie ne

Comme il me tarde mon bien-aimé  
de caresser ton visage  
de l'imprimer en creux dans mes mains  
chaque pas me rapproche de toi

Ne te presse pas attends-moi  
attends-moi mon bien-aimé  
je tends les bras vers toi  
si près du soleil  
si près du jour  
chaque pas me rapproche de toi

Il y a si longtemps  
si longtemps mon bien-aimé  
que nous marchons  
ma mémoire a perdu ton visage  
je t'appelle  
je t'appelle regarde-moi  
chaque pas me rapproche de toi

m'appartient pas les dieux nous ont

Pourquoi tant de hâte mon bien-aimé  
je ne peux pas te suivre  
je ne vois la lumière qu'à travers toi  
ma vie dépend de toi  
ma vie ne m'appartient pas  
chaque pas...

Il est sans fin ce chemin mon bien-aimé  
les dieux nous ont tendu un piège  
ils referment sur moi les portes de la vie  
jamais plus je ne reverrai le jour  
alors, retourne-toi  
sois mon soleil  
sois ma lumière  
et pour la dernière fois  
regarde-moi

tendu un piège mon âme est seule pour



Nous nous éloignons de la frontière. Nous cherchions un endroit où dormir. Toi et moi nous partageant la conduite. Deux passagers installés derrière.

affronter décider choisir je sens l'appel

Louise Fortin Ouellet

le détachement

Sur la route, j'ai semé mes angoisses  
Mon enfant, du plus profond de mes entrailles  
Tu prends ton envol  
Je suis fragile devant ce détachement  
Mais quel est ce mot nouveau pour moi ?  
Cet abandon, cet oubli  
Je dois les apprivoiser  
Sur la route de ta jeunesse, je t'ai bercée, soignée, aimée  
J'écoutais battre ton cœur si petit. Le bonheur m'envahissait  
Angoisse tout à coup !  
J'étouffe ma peine  
Je veux la déposer dans le tiroir de l'oubli  
Me détacher de cette passion  
Mon âme est seule pour affronter, décider, choisir  
Le présent me rattrape  
Je sens l'appel de la forêt  
J'y pénètre à grands pas  
Je glisse sur cette neige, où s'affolent mes idées  
Un soleil de glace allume les cristaux

# de la forêt je hume la bise à pleins

Je hume la bise à pleins poumons  
Un sentiment nouveau réchauffe mon cœur  
S'accorde au diapason de ma respiration  
Les géants de la forêt signalent leur présence  
En balançant leur cime au vent  
Je cherche à découvrir leurs secrets  
Fraîcheur odorante, le chagrin s'estompe  
Enfin, j'accepte le détachement  
Une paix intense m'envahit  
À l'aube du prochain tournant, se tient l'homme de ma vie  
Sa force me console et me guide comme autrefois à ta naissance

Sur ta route mon enfant, je soutiendrai ton envol  
Mon amour sans bornes gardera le nid

# poumons les matins d'hiver je chemine

*Hélène Mathieu*

*le chemin glacé du fleuve*

Prisonnière de la berge, condamnée à l'exil de l'onde  
Les matins d'hiver, je chemine avec toi  
Tu coules dans le nouveau jour  
Tes ondines libres et mouvantes dans le courant

Je te sens, je me délecte de tes embruns givrés  
Tu me ramènes au temps où tes glaces bordaient la falaise  
Au temps où tu vivais avec ta solitude

Grelottant dans ton frasil sombre de décembre  
Toujours fidèle, je te retrouve,  
Tu vas avec mes pas  
Je t'écoute et tu m'apaises  
Je t'appelle et tu m'entends,  
m'assurant de ton éternité

# avec toi grelottant dans ton frasil

Tu accueilles le soleil fragile de janvier  
Des milliers de fragments de sourires m'éblouissent  
Et je souris moi aussi  
Oubliant la frayeur du noir,  
du froid qui s'insinue dans mon corps

La lumière se cache,  
Pressée par un rendez-vous secret  
Les ombres profondes m'encerclent  
Je frissonne, mais voilà, tu es là  
Tu retournes à ta source  
Tu accompagnes mes jours  
Tu guides mes pas

Quand les grands vents de février se taisent  
Quand se calment les bruits urbains  
Ton chant me parle  
Tes glaces craquent, s'affrontent, s'entrechoquent,  
pareilles dans leur essence,  
suivant la même route,  
mais dissemblables dans leur destinée

# sombre de décembre tes eaux

Tout comme les chemins de nos vies,  
Qui un jour ont choisi chacun leur rivage

Dans la nouvelle lumière de mars,  
Tes eaux tumultueuses s'éclatent en cascades de vagues,  
heureuses de leur liberté retrouvée

Dans la gadoue froissée,  
de la terre en dégel,  
J'emboîte le pas,  
de ton euphorie printanière,  
qui m'entraîne au loin,  
sur la route de mon devenir

tumultueuses s'éclatent en cascades

Aline Boutet

le cri

Vous allez ou venez. *Passant parmi d'autres passants.*

Vous vous arrêtez. Une porte bat au vent. Une main qui s'agite ?  
Un cri d'alarme ?

Cette béance vous interpelle. Vous demeurez immobile au milieu  
de ce cri. Suspendu dans l'obscurité.

Vous revient « le cri » de Munch. La brûlure de cet appel muet.

Puis votre pensée glisse dans l'orbite d'un immense trou noir.  
Mystérieuse fascination de la lumière au bord du gouffre.

Vous êtes maintenant dans la familiarité des images.

Le vent s'est apaisé. Une porte bâille.

Vous poursuivez votre chemin.

Enrichi de ce cri.

# de vagues la lumière se cache les ombres

Pierrette Pelletier

*sur ma route*

J'ai visité le vaste temps  
en époussetant les cendres  
j'ai cherché les clés et les serrures  
de portes battantes  
j'ai parcouru les légendes  
des rivières des bois et des villes  
j'ai voulu arracher au soleil  
le nimbe de mes désirs  
j'ai navigué en cavale  
sur l'onde glauque des nuits enfumées  
j'ai chevauché les moiteurs du désir  
prisonnière brûlée de mon ventre de femme

Mon âme s'est dissoute  
dans l'envers des choses  
mon cœur s'est lové  
dans les nids de la tyrannie  
ma bouche s'est cousue  
à travers le vacarme du silence  
la fureur du temps s'est levée  
en me tendant les mains de la mort

Pourtant

# profondes m'encerclent dans la nouvelle

J'aurais voulu voir  
l'ombre musicale du feu  
j'aurais voulu me nourrir  
d'histoires sur papiers virevoltants  
j'aurais voulu toucher  
le rayonnement mystique du rêve  
j'aurais voulu danser  
dans les arpèges de la mémoire  
j'aurais voulu...

Mais...

L'incohérence du sortilège des horloges  
l'ingratitude de la terre en délire  
l'invisible d'un ciel aveugle  
une galerie d'anges schizophrènes  
et cette nuit de cris et de ronces  
me font un territoire dévasté

Je vais bientôt mourir  
au cimetière de mes jardins anciens

Tout était écrit.

# lumière de mars j'emboîte le pas passant

Michel Langlois

*d'aussi loin  
que tes silences*

d'aussi loin que tes silences  
où t'en vas-tu  
quand le jour déploie les plis de ta robe

la mer aurait-elle envahi ton domaine  
sans en prévenir le métayer  
il me semble que je rêve tes mains au soleil  
tes yeux valsent comme des toupies  
et j'entends l'appel de ton rire

j'ai pris la clé de sol pour ouvrir le toit  
les oiseaux sont partis avec la marée  
mon bateau cherche ton parfum  
dans des îles désertes

voici que les nuages appellent la pluie  
ma gorge s'ouvre à ta voix

la neige pose son morceau de silence  
j'aurai besoin de tes pas  
pour apprivoiser tes sentiers

parmi d'autres passants le vent s'est

il y aura des murmures au creux du vent  
nos songes perdront le sommeil

nous marcherons longtemps vers le repos  
verrons-nous ensemble  
le chemin de la mer

l'écume berce les oiseaux perdus  
nous accueillons les roses  
pendant que chavirent nos voix

les matins sonnent comme sirènes de brume  
accrochés à la lumière  
nous avançons tels des enfants  
sans crainte de perdre la route

il y a de l'eau dans nos bagages  
nous remontons des abîmes  
comme le souffle

le vin au fond de la coupe  
épelle la vie  
c'est la naissance du monde

# apaisé une porte bâille j'ai cherché les

les ombres se brisent contre les murs  
pendant que naissent mille chemins  
tout devient lumineux  
nos pieds baignent dans l'avenir

nous sortons de la mer  
en quête de lumière  
notre soif s'apaise à l'aurore  
en même temps que paraît le soleil

on entend le rire des absents  
nos bras se replient contre la tempête  
le cœur ne sait plus cacher ses rides

où vont mourir les parfums  
quand tournent les pages  
et que fondent les pétales de mai

dans la fêlure du jour  
la lumière sombre derrière le miroir  
et la nuit souffle ses étoiles

# clés et les serrures de portes battantes

lentement nous marchons dans l'opale du soir  
nos voix disent la lenteur du ciel  
au loin un mur ferme l'horizon  
une fontaine luit

vers quel chemin aller  
pour retrouver nos pas  
quand le soleil penche

hier n'est plus qu'un rêve  
comme un lacet dénoué

sur cette route sans fin  
à chaque borne s'attardent nos ombres  
pourtant nous avançons toujours  
à la remorque de nos rêves  
et la vie dérive  
de souvenirs en souvenirs

mon âme s'est dissoute dans l'envers des

Jean-Philippe Fleury

*les hamadas*

à Pierre Rancourt

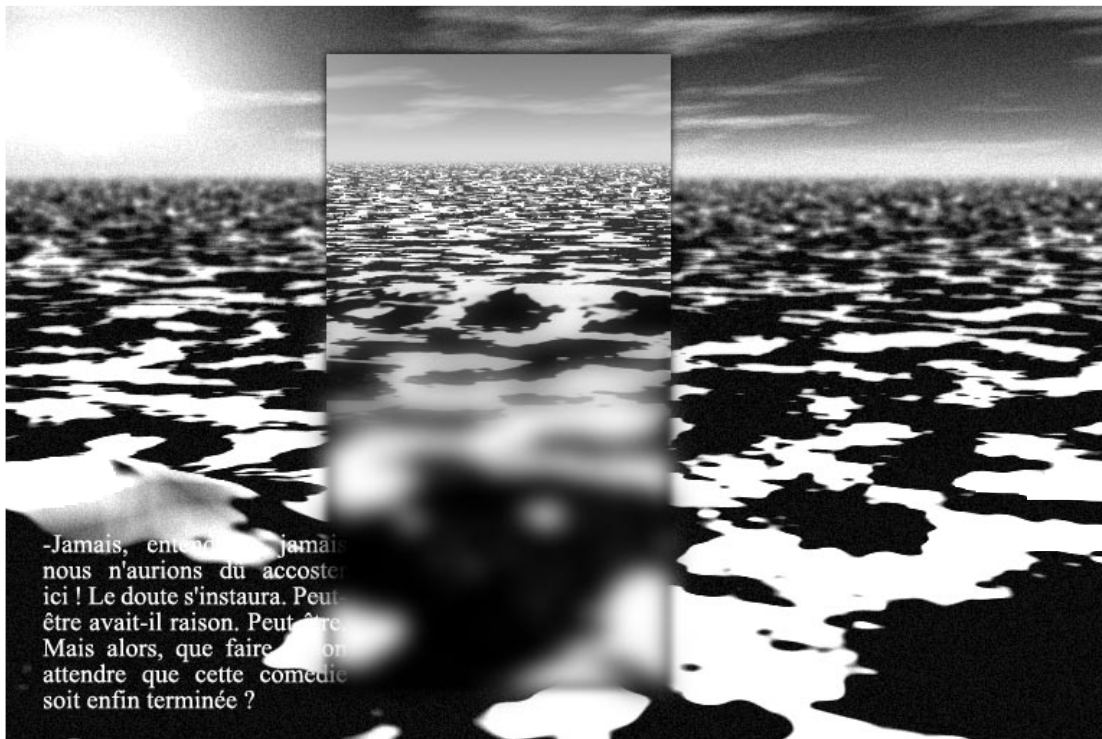
Je suis vaste et désert comme l'eau sans la mer ;  
Le soleil blond roule sur ma route écaillée  
Et souffle les motifs de mon empreinte pieuse,  
Où mes deux mains d'espoir percent le sable amer

À la quête d'un gouffre où se cache l'éther.  
Je rêve d'eau, de froid, de glace merveilleuse  
Pour éteindre l'astre de ma douleur spacieuse.  
J'imagine un étang, vaste et humide et vert,

Derrière ces barreaux confondus dans la cendre.  
Je crois même l'entendre à travers ce méandre  
De flocons de poussière et de soleils fiévreux,

Me couler des reflets de fontaines en flèches.  
J'allais goûter la vie entre mes doigts nerveux,  
Quand l'air sableux mourut... en des hamadas sèches.

choses j'aurais voulu danser dans les



-Jamais, entendez-vous, jamais  
nous n'aurions du accoster  
ici ! Le doute s'instaura. Peut-être  
avait-il raison. Peut-être non.  
Mais alors, que faire ?  
attendre que cette comédie  
soit enfin terminée ?

# arpèges de la mémoire j'ai pris la clé de

*Gilles St-Amour*

*le sable et le Temps*

Tu te souviens, vieux voyageur te souviens-tu,  
de tes premiers pas et que cherchais-tu déjà  
tes pieds d'enfant dans les bottes de ton père  
lourdes, oh combien elles pesaient,  
et tes premiers pas dans la démesure des grands

Entends-tu toujours le rire de ce jour  
car la vie qui suit les traces de la vie porte de la joie  
et tu as mis la vie à ton pied comme un soulier  
et dedans, pour la chance, le vent a semé un  
grain de sable

De ne plus y penser, sans regarder derrière  
on charge des jours et des jours  
par-dessus les joies premières  
et cela se dit grandir

Tu as depuis bien marché bien cherché  
vieux pèlerin à trembler de bel espoir  
quand ta main tendue frôlait le Graal  
les jours transparents où la Vérité te souriait

# sol pour ouvrir le toit pendant que

Ton regard s'est usé vieux prospecteur du temps qui passe  
à chercher aux pièges du sablier le grain de sable  
qui saurait tout arrêter  
mais la route persiste, irréfutable

et tu fus prisonnier de ses mirages comme de tes errances  
et ton regard s'est blessé à démêler la vie  
en lambeaux dans les ronces  
comme un lapin égaré

Et maintenant tu es là, le regard lancé par la fenêtre  
à peser, dans ton bras arrondi  
la gerbe des jours moissonnés  
à savoir que le temps de lier ta gerbe n'est point encore  
venu

Pourtant tu auras encore demain le genou en terre,  
vieil orpailleur, à chercher  
à trouver de l'or dans les chimères du couchant  
à faire fortune d'un dernier rayon de fin de jour

chavirent nos voix nous avançons tels

Mais compteras-tu en jours ou en saisons  
le temps de trier, dans la cendre des souvenirs  
les cailloux blancs des chemins marqués  
aux pierres magiques des jeux d'enfants

Comme tes mains pèsent lourd  
au bout de tes bras qui doutent  
et tu attends de chausser tes bottes,  
pour la vingt millième fois  
pour marcher encore,

Tu attends comme il se doit  
et comme faire se peut  
un signe présage et combien inutile  
venu de la route

tu attends car tu sais, dans l'emprise de ce jour  
que tes bottes sont devenues bien lourdes  
dans la démesure du temps  
mais tu les chausseras, vieil ami  
car ton voyage n'est pas fini

# des enfants le vin au fond de la coupe

Louis Bergeron

*traces de pneus*

La nuit sur la route  
à trois heures du matin  
il n'y a que des hommes qui chauffent  
leurs locomotives de tristesse et de labeur  
pas une femme dans l'obscurité  
elles ont toutes peur bleue  
de ces petits mâles qui pleurent  
penchés sur leur volant  
avec des maux de tête  
et d'accidents spectaculaires  
comme ce boum des cœurs saignants  
éjectés des bolides en flammes  
qui vont tacher de rougeurs  
la lune défoncée qui meurt

# épelle la vie pendant que naissent mille

autoroute  
175 Nord

Les gros camions mangent les autos  
au kilomètre 175 dans la neige  
avec de l'alcool de lave-glace

il y a une brume épaisse  
en haut de la côte raide  
c'est un rideau de scène lourd

des fontaines de sang giclent  
à trois mètres sur les carcasses

il est trop tôt les policiers ne savent pas  
au kilomètre 125 ils évaluent au radar  
la vitesse des orignaux qu'ils font fuir  
en tirant au revolver dans les airs

# chemins on entend le rire des absents

je fonce à 130 au kilomètre 174.8  
coup de vent le rideau se lève  
j'aperçois le rouge apocalypse  
à deux pieds sur le frein j'appuie  
l'abs flanche tête à queue

un bras qui n'est pas le mien  
me tombe sur l'épaule

oh! ils sont peut-être huit camions  
chargés de carcasses d'animaux morts  
qui se sont réveillés pour mieux contempler  
le banquet des camions qui mangent  
les chapelets d'automobiles farcies  
de petits humains qui disparaissent  
en discrets tremblements

dans la fêlure du jour nos voix disent la

Bertrand Tremblay

un simple pas sur la terre

*Dans l'impossibilité des mots,  
dans le mot imprononcé  
qui asphyxie,  
je me trouve.*

**Paul Auster**  
Disparitions

Tu écris dans le noir

Tu te nourris de lettres d'amour et de poèmes voyeurs

Tu entends l'appel des cœurs qui s'essoufflent

Tu as même trouvé une âme  
pour habiter avec toi l'étendue insoutenable du vide

Porté par le vent tu choisis la marche  
incarnée à travers ton ossature

Tu te lèves comme le premier homme  
quittant la grotte de tes peurs

# lenteur du ciel sur cette route sans fin

Tu fais un pas dans la savane muette  
et tu regardes Dieu en face  
Tu n'attends plus dans ta cache

Tu n'as plus peur et tu dépenses des miettes  
entre amis

Tu marches marches en ne suivant aucun chemin

Bientôt tes semblables feront pareil  
et s'implanteront à tout endroit du monde

Comme un homme tu gagneras la mer  
en espérant trouver une île

Tu as toujours faim  
Tu as décidé de l'écrire

où t'en vas-tu quand le jour déploie les

Black Jack

*Et moi aussi, je me suis senti prêt à tout revivre.*

*[...] je m'ouvrais pour la première fois  
à la tendre indifférence du monde.*

**Albert Camus**

l'Étranger

Tu marches avec ton rêve déjà rêvé  
À chaque pas tu plaides l'innocence

Tu marches avec ta trouille  
et tu as peur de consentir à cette marche

La mer fracasse ta gorge  
dévaste ton cœur  
avorte ta vie

Tu stagnes au large d'une île de sable sans lumière  
sans le plus petit désir pour désirer

Tu vis la bêtise de vivre pour survivre  
la recherche du sang et de la peau

plis de ta robe te souviens-tu de tes

Tu voudrais vomir ta retraite  
ne plus fureter dans ta blessure  
Brûler dans la foule impassible  
dans une cérémonie de sel et de silence

Tu voudrais te fondre dans une lettre d'amour  
commencée il y a des siècles  
avec un poème bondé d'un désir de nous inviolable

Tu dis m'avoir cherché  
qu'avancer seul n'est plus supportable  
qu'ici tu me trouves et que tu m'aimes

Tu marches avec ton rêve déjà rêvé  
À chaque pas tu plaides l'innocence

premiers pas la vie qui suit les traces

*Monique Laforce*

à Jack Kerouac et Jean Tardif

*toutes nos Amériques*

Dis-moi, Jack, sommes-nous d'une même Amérique ?

Les vieux rabâchent des prières et les enfants des comptines.

Three blind mice. Béton, bouteille et une autre beer.

Hier, Brome, Québec ou Lowell, U.S.A. Nos enfances.

Sur les genoux des vieux employés de la ferme,  
après les nouvelles et les cartoons dans le journal  
je lisais le latin des missels sans le comprendre.

L'anglais versé dans tes oreilles avec la soif.

Three men in a boat. Télé, chips et une autre beer

Miserere my love please ora pro nobis

Grains de chapelets et manettes des jeux vidéo.

Notre Père, donnez-nous notre salaire.

Guichet automatique et carte de crédit.

Je vous salue Marie. Bien fatiguée, Marie.

La semaine à recommencer. 52 fois la même histoire.

# de la vie vieux prospecteur du temps

Et dormir. Et rêver. L'éternelle illusion de la misère.  
Le train passe en trombe et fait trembler la maison.  
Dans la chaise, je berce. Des enfants. Un homme.  
La douleur. La colère. La patience. La mémoire.  
Je berce et je chante, tu pleures et tu pries.  
Les guerres se font toujours ailleurs, Jack, ailleurs.  
Miserere my love please ora pro nobis

Nous partirons. Nous partirons. Nous sommes partis.  
Le jazz, les bars et l'alcool. Le bureau jusqu'à cinq heures.  
La roulotte des poètes gitans. La track à suivre jusqu'au bout.  
Le Japon dans les livres, New York et la Nouvelle-Orléans.  
L'insomnie, la soif, la peur au ventre et le désir à épuiser.  
Derrière nous, oubliés, les clochards de nos abandons.  
Miserere my love please ora pro nobis.

Marcher, rouler, partir. Marcher, rouler, partir. Même revenir.

Toutes les routes d'Amérique, Jack, ouvrent sur la mer.

# compteras-tu en jours ou en saisons

## le fou

Marche malheureux le fou dans les marais de la misère, la tête envahie d'épilobes et de trèfles bleus.

Avance devant l'horizon. L'espoir en délabre, traverse les bourrasques. Soulève des moissons en sommeil. Incendie des langueurs de pétales. Dans le désordre, abat des clochers. Épargne des engoulements de terre noire. Éperdument, perd pied dans le tangage des jours craintifs. Sous la taloche des nuits folles, titube un pas de pluvier. Sans souvenirs, pleure la blancheur des hasards farouches où l'été se détruit. Cède des saisons de tendresse et prend racine dans l'eau des rêves. Bois ses larmes sous les rires pour la beauté des étincelles.

Le cœur envahi de fardoques et de frimas, marche lentement le fou parmi les hautes herbes des souvenirs.

me dit-elle en me regardant droit

Appel des cigales, cris des sirènes. Dans la paille reposent les chevaux de bois. Douceur oubliée d'un ciel qui coule. Murmure de mouettes et rumeur de voiliers. Absence de fontaine pour ébruiter la mer. La pitié affalée à la lisière frileuse des épaules, ourler de froid les frayères du temps. Les doigts cherchent la soie ravie d'un visage. Caresse de colombe quand le regard rencontre les femmes assises aux lèvres des fenêtres. Parfois l'ombre se démesure. Cache la détresse au nord en friche des légendes.

Mourir n'est plus qu'un murmure. Un désespoir caché dans l'âme craquelée du fou amoureux.

La plainte de l'harmonica ouvre un pays pour consoler l'avenir.

dans les yeux la machine rythmait notre

*Catherine Fortin*

*Mousse Boulanger*

**n v i t é s**

*Agnès Riverin*

*Morice Benin*

pensée la bande morne qu'était devenue

Catherine Fortin

un jour sur la route

*Toute poésie est commencement*

**Gaston Bachelard**

La voiture fut lancée sur la route  
puis le chemin s'est rétréci  
jusqu'à n'être plus  
qu'un fil de funambule  
l'équilibriste s'est tenu  
retenu longtemps  
sur un verbe

Sous le sens le funambule est tombé  
du fil tendu au-dessus de sa tête  
le ciel était obscurci  
par le passage d'un oiseau géant  
désorienté  
il n'y avait qu'un sol interdit  
pour l'accueillir  
dessous le filet dessous le trou  
le trou dans le filet

# la route rythmait nos vies peur bleue

Un filin d'acier une réponse  
et l'envers du ciel  
c'est tout ce qu'il manquait  
à l'équilibriste  
qui a manqué son tour de peu  
de près d'à peu près

Au bord de la route il s'est caché  
sous les oripeaux d'un loup aigri  
puis s'est découvert un destin  
là où personne ne voyait rien  
ce n'était qu'un petit destin  
réservé à cet humain-là

Quand l'humain fut devenu  
un très grand loup  
son destin s'est sauvé  
par les portes du futur  
qu'un dieu négligent  
avait oublié de fermer

# de ces petits mâles qui pleurent penchés

Humain es-tu là  
demande le loup amaigri  
question incongrue  
répond l'oiseau  
perché sur le fil du funambule

Au bout de sa route une journée  
à peine retenue par un fil  
attend son tour pour traverser  
à l'île rouge  
patiente et menue elle applaudit  
quand nous regardons

Si tu me vois sur le rivage  
je t'en prie ne crie pas au loup  
ni au chien mou  
car c'est au bout de la grand'terre  
que vivre se remet en route

sur leur volant avec des mots de tête

*la première histoire*

Un enfant muet  
un enfant sans parole  
ratisse la plage  
il cherche des signes  
il ne cherche pas  
les mots pour répondre  
pour rendre compte  
il cherche des questions :  
il n'en est qu'au commencement

L'ange qui l'entend  
lui envoie un météorite  
la pierre rare  
qui contient tous les mots  
en touchant l'ombre  
la pierre creuse un cratère  
d'où jaillissent les mots  
les mots de la terre  
les doux mots de la terre

# accidents spectaculaires je fonce à 130

L'écho de l'éclat façonne  
un nid fragile pour les signes  
avec les mots sur le sable  
pierre ombre éclat  
l'enfant muet écrit  
il écrit une histoire  
une histoire de commencement

en espérant trouver une île une autre

## *Mousse Boulanger*

La route éclabousse  
les regards d'une eau vague  
s'y mêlent des bruits  
cascades, pointes glauques

Le pied se perd dans la flaque  
où l'enfance renaît  
clapotis de chaussures  
barrage au ruisseau du trottoir  
cheveux plaqués sur la nuque  
ou ruisselant sous la veste  
bonheur des palmipèdes entrevus  
sur l'étang  
réveils du chuintement  
des gadoues  
créant des géométries brisées

Jeux brouillés par la main  
de l'adulte

beer le latin des missels marche

Je marche sur une éponge terreuse  
le lichen s'est collé aux arbres  
troncs et branches et ramilles  
fourrure sournoise  
buveuse de sève

Les mousses étouffent l'herbe  
la prairie se suicide

Déjà  
les crocus renoncent aux couleurs  
les jonquilles rouillent  
avec les euphorbes

une mélancolie de crêpe  
tire son voile sur le village  
un oiseau appelle  
obstinément  
le printemps

Arrêtés, mes pas hésitent

malheureux le cœur envahi de far-

Un faux lac cache son eau  
dans les roselières  
des cris aigus frappent l'air  
coupent la bise  
poussent la surface d'une berge à l'autre

Ici, le chemin marche  
sur le vide

Je cours dans les herbes  
la terre soupire  
mes pas brisent les taupinières  
enlisés mes pieds s'enracinent  
attirent la jambe

Je glisse sous la rive  
verdie par les algues  
sourde aux criaileries  
des étourneaux

# doches et de frimas mourir n'est plus

Part étroite  
isthme entre rêve et vie

Fermée la vitre  
celle qui donne sur l'immensité

Qui tue la voix des dieux ?

Un arbre agite ses rameaux  
dans mon oreille  
A chaque bourrasque il touche au plus sensible  
Lorsqu'il perd une feuille  
je crie.

Comment vivre immobile ?

# qu'un murmure sous le sens le funambule

Ne suis-je que la passante  
aux jours comptés ?  
moins pesante que l'oiseau  
sur un chemin de halage  
abandonné aux herbes de mémoire

Jouet dans l'haleine du vent  
plume errante  
accrochée aux venelles du printemps  
unie à la tendresse des corolles  
captive des bourrasques tourmenteuses  
jusqu'à la fissure mortelle  
dans les aires du congé révolu

est tombé au bord de la route il s'est

D'une différence entre les marches  
naît l'espace des libertés  
alphabètes de géométrie  
avancées vers l'inconnu

La durée enseigne le quotidien  
elle dit oui à la vieillesse  
selon l'octroi d'un tantième intemporel  
idée incluse dans la vision  
des mois sans corolles

On voit l'ouvrage d'un autre temps

caché ne crie pas au loup ni au

Deux mains pétrissent la terre  
chair où brûle le cœur

L'odeur des pluies  
vibre sous les ongles  
foisonne de messages d'aube  
et de nuits prochaines

La passementerie des jours  
brode le chemin de vie

Un livre d'images bloque le geste  
dessine un visage  
tourne les pages sur l'éternité

Qui choisit la juste servitude  
à l'étoile des carrefours ?

# chien mou un enfant sans parole ratisse

L'éveil retient la nuit  
entrave sa marche vers l'ouest  
Les ombres délogent  
harcelées par les pies

Noire et blanche  
l'âme  
retarde son envol

D'ombre en ombre  
jusqu'à la caverne  
luit le cristal  
facettes / arêtes  
          vie / mort  
des branches pendent  
sur l'épaule  
chaudes de sève

mon sang  
flotte

# la plage il écrit une histoire où l'enfance

Agnès Riverin

*un cri dans la forêt  
contagieuse*

À flanc de montagne  
tu marches sans cesse  
t'agrippant à l'odeur des sapins  
qui s'envole à chaque pas

Droit devant

Tu parles en petits gestes  
pour ne pas effrayer  
les lueurs discrètes  
qui se fauillent à ras le jour

Tu te rappelles les silences  
trop de fois soumis  
qui n'ont pas eu la force  
de se retirer

renaît des cris aigus frappent l'air

Et tu marches encore  
égaré sans connaître  
le lieu de ta destination  
et le poids  
des allers-retours

Ton corps se braque  
contre le vent  
et glisse entre lumière et ombre  
si doucement  
qu'on eût dit  
le frôlement des feuilles  
à l'appel de l'orage

qui tue la voix des dieux jusqu'à la

Maintenant agité  
tu marches  
fatigué de trop d'espace

Il te faudrait un arbre  
pour te reposer  
c'est la forêt que tu rencontres

Tremblant  
dans tes ardeurs muettes  
tes yeux entraînent  
à creux de mousse  
une trace oubliée de son écho

Et sous la poussière fine  
d'une lumière sans âge  
tous les bruits s'éteignent  
tes peurs n'ont plus d'écueils où se jeter

# fissure mortelle    deux mains pétrissent

Tu écoutes alors  
tes pas qui résonnent  
en fracas mélodieux

Tu entends le chant qui persiste  
derrière les sons familiers

Un moment un arrêt démesuré  
au seuil fragile  
de tes recommencements

Ta vie répétée qui s'élance  
un cri dans la forêt contagieuse

Et tu reprends la route  
accroché aux nuages qui passent  
aux cascades qui déferlent  
sur ton humanité

# la terre noire et blanche l'âme retarde

*Morice Benin*

*s'inscrire*

S'inscrire au fin fond du silence  
Avec des mots comme des torches  
S'inscrire dans le sourire de l'aube  
Au labyrinthe de soi-même  
Dans les replis de la tendresse.

S'inscrire dans son corps éphémère  
Comme une semence dans la terre  
Dans la grisaille, l'indifférence  
Miser sur la fécondité  
Pour rester fidèle à l'enfance.

son envol tu te rappelles les silences

S'inscrire comme une photographie  
Pour laisser trace malgré nos rides  
Cueillir la saveur de l'instant  
Comme un pied de nez à l'ennui  
Comme un cadeau dans la tourmente.

S'inscrire dans la mort qui s'annonce  
Au tocsin de tant d'évidences  
Savoir qu'au chant d'une alouette  
Se suspend le destin du monde  
et...  
S'en aller comme on prend la mer...

trop de fois soumis le poids des

*marins de terre*

Il y a ton sourire et ton regard  
une escale, une vie croisée  
un refrain qui se dessine  
comme une source jaillit du rocher

Une main qui tremble  
un baiser qui s'envole  
et toujours ce coin de ciel bleu sur ton épaule.

Comme un livre qui nous recouvre  
comme l'ombre d'un châtaignier  
cette pierre pour l'amitié  
et le ciment d'un jour dressé

Un rêve à bâtir  
une âme qu'on respire  
l'ivresse des Rois mages sur le chemin de l'étoile.

allers-retours il te faudrait un arbre

Comme une musique douce  
un souffle venu de l'enfance  
j'ai retrouvé la route  
je suis entré dans la danse

Et je vous aime  
sans projet, sans raison  
passagers du même galion, marins de la terre.

Inspiré d'un texte de Nicole Carrie

# un arrêt démesuré au seuil fragile de

Breizh ardente

C'est un pays comme un visage  
Qui s'offre quand on l'apprivoise  
Toute une contrée qui se donne  
Juste avec l'amour qu'on lui porte...  
Lentement, comme une marée  
Algues de mots et cœur salé :  
Il faut du temps pour remonter  
Jusqu'à l'ogive de son secret.  
Là vit un peuple pacifique  
Bordé d'océan et d'embruns  
Parlant encore langue celtique  
Enraciné dans l'air marin.  
Ici bat le cœur noir et blanc  
D'une hermine lustrée par la lune  
Tant d'hommes ont tissé la légende  
Soudant leur destinée commune.

tes recommencements avec des mots

C'est un pays ivre de force  
Qui n'en fait pas une montagne  
Humble et fier comme le roc  
Sculpté par le vent du ressac.  
Tout un pays de chalutiers  
Qui ne reviendront plus au port  
De veuves guettant sur le quai  
La mémoire comme un sémaphore.  
Pays de ces deux êtres-phares  
L'âme ouverte dans le regard  
Chevaux d'orgueil infatigables  
Que l'amitié rend pudiques  
Amoureux d'une toute petite île  
Fier cailloux en front d'océan  
Mémoire d'une ancienne Atlantide  
Posant de nouvelles frondaisons.

# comme des torches pour laisser trace

C'est un pays fêtant la nuit  
Par mille petits doigts tressés,  
Gavotte et cœur de pantomime  
Génération entrelacées...  
Toute une lignée de chanteurs  
De musiciens et de sonneurs...  
A l'unisson d'une chorale  
Pour forger la clé du sérail  
Une identité qui s'invente  
Houleuse comme une mer immense  
L'étranger qui prétend la vendre  
L'a fait renaître de ses cendres  
Où j'ai cueilli ce chant d'arbre  
Moi, l'homme-scieur de frontières  
Je veux un instant être barde  
De ce bastion immortel!

# malgré nos rides toujours ce coin de ciel

C'est un pays de ciel intense  
Où le Dieu-temps se multiplie :  
Fine bruine où le soleil plante  
Un arc-en-ciel comme un défi.  
Une terre mariée au silence  
Aux pierres dressées, aux résonances  
Milliers d'empreintes séculaires  
Loin des clichés de l'éphémère.  
C'est une chaloupe à la mer  
Embarquant tous les vagues à l'âme  
Ce cœur laissé sur la grève  
Comme un très rare coquillage.  
C'est tout un Ouest de fronde  
Une clameur de vent puissant  
A vous mes cousins d'Armorique  
Cette Breizh ardente en chanson

bleu sur ton épaule comme une musique



Le flic n'osait pas s'approcher de nous. De quoi avait-il peur ? Nous n'avions rien fait, sinon que manifester notre mécontentement. Mais il faut croire que même ceci est interdit. Pas important, je suis armé.

# douce algues de mots et cœur salé

*Christian Fleury*

Elle rêve d'une voiture à coller  
un tigre de papier musique, un papillon d'acier  
en attendant...  
le métro tourne à vide et s'arrête devant lui  
chaque jour  
comme une roue de la fortune qui s'ennuie  
quand elle sait qu'elle est immobile.

Dieu est un feu de circulation éteint  
il court... non, il s'arrête  
pour rattraper l'écho de l'amour  
que nous ne faisons plus

C'est la route qui avance  
et toi  
et moi  
espérons de chaque côté  
qu'elle s'ouvre enfin  
comme une fermeture éclair

c'est un pays ivre de force un arc-en-ciel

*Jean Dorval*

*l'Odyssée instantanée  
du cycliste mélomane  
extrait de Vélopolis*

Devrai-je partir  
En assumant la descente  
Enfin m'y résoudre

Reprendre le pouls  
Des espaces circulaires  
Sans tourner en rond

Au guidon du ciel  
Prendre jambes à ses disques  
Asseoir son esprit

Dans un pur élan  
Nomade comme le vent  
Toucher quelle route

L'infini périple  
Au dedans de ses artères  
Ça fouette le sang

comme un défi      comme une fermeture

La piste des herbes  
En rubans de randonnées  
Accepter de lire

Son dépassement  
De routes aux angles morts  
Viscérale vie

Deux cercles en tête  
Un triangle d'épiderme  
Jusque dans les veines

Voici son espace  
L'essoufflement organique  
Avance le temps

Ce corps de métal  
Huilé comme la vitesse  
Dans la sueur des larmes

# éclair l'infini périple au dedans de ses

Libérer la chaîne  
Avec les doigts du pianiste  
Deux roues le propulsent

Toutes ces figures  
Me rejoignent en tandem  
D'échos sur la piste

Devrai-je poursuivre  
Avec les odeurs du matin  
La remontée bleue

Quand vibrent les hymnes  
Leurs battements de cœur  
Sans diapason

J'agis sur les sons  
De mon F.M. déshydraté  
J'apprends la portée

artères    voici son espace    la remontée

Free-jazz fatigué  
Ce qui reste de la pente  
Mon vélo s'orchestre

Arpèges de mains  
La jante de la planète  
Roulent des paysages

Les harpes-roues jouent  
Les bruns sentiers sur le sable  
Des rives sonores

J'écoute l'air pur  
Des méninges aux orteils  
Je sue chaque note

Sprinter sur la route  
En équipier symphonique  
Je suis ce relais

bleue quand vibrent les hymnes leurs

Anna Yavorska

je marche  
à côté de moi

me délivrer  
d'un abonnement  
au sérieux

tombeau  
sculpté  
dans  
le granit  
du sens  
et du sacré

je marche  
à côté de moi

je marche  
à côté de moi

vers  
l'espace jeu

vers  
l'espace feu

jusqu'à ce que  
je remporte  
Paris

je marche  
à côté de moi

# battements de cœur je suis ce relais

je tombe  
à côté de moi

et dans un seul et fulgurant mouvement  
je tourne et je me retourne vers moi

je me ramasse

tous ces éclats  
chargés d'art noir  
de poésie muette

et dans l'union  
de nuit et de clarté  
du silence et  
de vive voix

je me recrée

Tchernobyl    Kiev  
Londres    Venise  
Alger  
Québec  
Paris

je suis le voyage  
et  
je marche

# tombeau sculpté dans le granit du sens

*Micheline Beaudry*

*dans les traces du vent*

je suis venue au monde  
entre ciment et ruelle sans odeur de lilas  
un point agrandi de poussière locative  
ellipse de petits pas  
où ma mère craignait de me perdre  
dans le métal des souffleuses  
la porte à angle droit avec le trottoir

puis la maison trop petite  
et la mère mur à mur  
il fallait aller dos à la mer  
debout dans les vents répétés  
d'un chant de terre d'asile  
haut niché plein nord

# et du sacré tous ces éclats chargés d'art

le vent s'engouffre dans l'arbre creux  
le soupir plaintif du remorqueur  
venu déplacer l'étrave de mon corps  
échoué aux sables irrésolus  
pour le mener au large  
dans le courant des grandes voies migratoires  
ceinturant le globe

au-dessus des marais de l'âme  
il m'attendait dans le malentendu des vents contraires  
avec ses allures de grand chien jaune

avalée par son désir  
derrière la rangée de crocs  
j'avais mes visions  
peuplant la fin de nos nuits blanches  
images exondées des brumes d'avant le jour  
que je n'aurais su trouver en moi-même

# noir de poésie muette ellipse de petits

frayère de mes nouveaux espaces  
passage de mes anciennes frayeurs  
des courants marins d'haleine sauvage

parfois le chien dormait comme un homme déplié  
sans son nid arrondi animal  
la tête sur le côté et les pattes sans méfiance  
prêt à courir dans ses rêves

le basson prolonge ses notes  
précipitant le vol du bruant  
dans la chute brève des aigus  
c'est un long tracé de déroute  
qui s'abolit dans son point de fuite

# pas où ma mère craignait de me perdre

entre feu et vent je suis là  
à souffler la croissance d'arbres neufs  
comme des cierges qui s'allument aux étoiles  
mon visage essuie la lumière de l'est

solstice d'hier  
dans la lumière réduite des souvenirs  
au seuil des recommencements  
je me tiens  
au point exact de la croisée des vents

vers quel méridien l'élan  
au bout de quel chemin  
suivre les derniers miroirs de pluie  
qui brasillent

dans l'arbre creux le basson prolonge ses

Normand Génois

Ville lumière

Un corps et son ombre  
*partageaient un monde*<sup>1</sup>

le temps est un chien qui dort  
rue Xavier Privas  
une ombre émaciée  
de son souffle livide appelle  
la chaleur migrante

le ciel fronce le regard  
je recolle des morceaux de vie  
gris  
réflexions obliques tête foraine  
timbres embrumés  
livres adossés à la Seine

une beauté sans enfance passe  
comme l'eau

tout est en laisse lié aux murs  
au caniveau à la foule  
à la poursuite

<sup>1</sup> Jacques Roubaud

notes    les    derniers    miroirs    de    pluie

L'Afrique transfigure  
le pont des Arts  
son grand corps bleu  
danse  
mais son âme a pleuré

le temps est un pigeon blessé

vingt et un bis boulevard Diderot  
une chaise esseulée  
il est et dix  
à la grande aiguille  
un garçon veille  
j'écris  
un poème pour toi  
ni poème    ni toi  
une carte postale de nous tous  
égarés dans la certitude

je nomme les paysages  
au fond de moi  
où nous errons  
depuis dix mille ans

qui brasillent je recolle des morceaux de

chaque rire décolleté  
chaque désir échevelé  
m'ouvrent tes étreintes  
nous ondulons  
dans les champs de seigle

novembre basane les quais  
tout se définit  
sauf les humains  
à la surface de vivre

lézardes  
dans la paroi de l'horizon  
impasse Stendhal  
un orgue de Barbarie geint  
il faut rêver  
au milieu des rêves assombris

fontaine Stravinsky  
un photographe enveloppé  
attrape au vol  
des enfants

*ab si l'espoir s'accomplissait* <sup>2</sup>

<sup>2</sup> Guillaume Apollinaire

vie gris son âme a pleuré chaque désir

Gérald Morin

*De nouvelles routes bien tracées pour aller  
toujours plus loin nulle part*

chemins partagés

Émile Ajar

Au terme d'un court voyage, je revois ce regard amadoueur, cette ombre chaude à qui l'écume du fleuve prescrit ses distances marines.

Je revois toujours le lieu de toi où nous venions rompre le mystère de nos désirs. Je revois toujours ta capacité de don qui le matin faisait corps avec l'aube qui disparaissait. Je sais que je vais encore fermer les yeux pour retrouver les odeurs et les gestes qui me permettent l'abordage.

Quand je les rouvrirai, ce sera pour te chercher dans les sombres recoins de ton exil. Je t'invente en cette demeure qui me fait redouter le beau temps, le soleil, la vie, car au grand jour tu ne te délectes plus de moi dans les parcelles de ta chaleur.

Je regrette le temps où tu étais parti à la quête des grandes marées et le temps aussi où je me laissais aveugler par ta retraite du large et le temps aussi où j'étais bien alanguie dans un lit de braises, mais le feu les attise encore.

# échevelé je remonte le temps jusqu'aux

Je remonte le temps jusqu'aux pires absences par-delà les murs de nos nuits, par-delà l'horizon de nos étreintes.

Que ne m'as-tu donné à penser du moment où commencent et finissent nos voyages. Où as-tu laissé tomber les amarres ? Comment avons-nous fait pour perdre tous les chemins ?

Quand j'accoste, toutes les barques s'en vont, l'orage recule devant elles. Une ondée délivre les fleurs obscures, leur éclat recommence et claironne de nouveau les rendez-vous doux.

J'avais dit pouvoir tanguer sur une mer qui a la forme et la couleur de ton corps ravie de ses tempêtes écorchant l'étrave. Il y a si longtemps que ta porte fébrile s'est entrouverte, si longtemps que la musique nourrissait l'ennui, si longtemps que tes sourires étaient des vertiges sonores.

# pires absences la lumière m'a pourtant

La lumière m'a pourtant donné de belles images, des négatifs de nos rencontres. Je t'ai identifié à des êtres dont la variété justifiait le nom, toujours le même, le tien dont je voulais les nommer, des êtres que je transformais comme je te transformais en pleine nitescence, comme on transforme l'eau d'une source en la prenant dans un verre, comme on transforme sa main en la mettant dans une autre.

Ni toi ni moi ne savions ajouter le temps qui nous avait séparés à ce temps pendant lequel nous étions réunis, ni toi ni moi ne savions l'en soustraire.

Une ombre chacun mais dans l'ombre nous étions. Nous sommes deux à ne plus compter sur la sagesse.

donné de belles images tu m'as aimé je



Enfin rassasiés, ils saisirent leurs  
et repartirent. La matinée  
douce à souhait, et la côte  
semblait maintenant plus  
que jamais. Du moins,  
ce qu'ils croyaient.

garde pour toujours les dons que tu

Gaston Sylvain

pour un bout  
d'existence

À Vincent Morinville,  
d'un enfant qu'il a fait revivre

*Le voyageur épuisé par la nuit et qui demande  
du pain, en réalité désire l'aurore.*

**Martin Luther King**

Je t'ai rencontré  
Tu m'as accompagné  
Des mois et des années

J'ai pu crier  
Mon être terrorisé  
Dire les mots honteux  
Folie, colère, révolte  
Méfiance et haine  
Et toujours l'angoisse

Le premier, tu m'as laissé  
Pleurer mes désespoirs  
Sortir de l'isolement

J'ai retrouvé en moi  
L'enfant blessé  
Et l'enfant joyeux  
Jouant dans l'herbe  
Avec son chien

m'as faits et je progresse lentement pour

J'ai vu mon cœur  
Entrevu mon être  
Cassé par les préceptes  
Les fausses idées  
La religion  
Les certitudes

Écorché  
Sous les défenses  
Me sentant coupable  
Et malgré tout  
Plein d'innocence

Aimant la vie  
Me débattant  
Pour de l'espoir

Tu m'as aimé  
Pansant mes déchirures  
Tu m'as parlé  
J'ai entendu

ne pas heurter les hommes et les choses

Je t'ai trouvé  
Sur ma route  
Nos pas se sont rejoints  
Pour un bout d'existence

J'ai appris ta mort  
J'ai tant de peine

Je suis vivant  
Plus ouvert  
Même triste  
Je garde pour toujours  
Les dons que tu m'as faits

C'est humain de pleurer  
Me disais-tu  
Sans toi  
Serais-je ici pour le redire ?

# *l'instant ténu où la lumière et le monde*

*André Trottier*

*reconnaissance*

Et je progresse lentement, pour ne pas heurter les hommes et les choses :  
limites du silence qui me devance toujours. Et je n'arrive pas à retrouver  
la clé qui ouvre à l'inconnu, que chaque matin je reconnais.

Je cherche les morceaux d'une réponse qu'on m'aurait peut-être déjà donnée.  
Je gratte du bout des doigts les signes d'un autre âge, d'une autre époque  
de ma naissance, dans la senteur des cèdres.

*piérrres*

Nous avançons pas à pas, dévalons surexcités dans les ruisseaux. Lourdes  
roches, parfois ; galets dissipés d'enfance, à d'autres moments.

Autour de nous se déploie une végétation pauvre mais tenace, qui se marie à  
nos corps ; que nous effleurons, tendres pousses vierges, et que les sols  
maternent.

*matin de juillet*

Et cette lenteur, cet hébétement des enfantements. Le goût d'une orange  
dans la bouche. Celui du thé, qui vient se mêler à celui de l'orange.

# éparpillés sur la table la ville klaxonne

L'instant ténu où la lumière et le monde, éparpillés sur la table, tous ces détails se réunissent sous mes yeux.

Et lorsque je me lève, la porte est ouverte.

## *effusions*

Sur René-Lévesque, quelques caillots encore chauds dans la neige. Les artères se vident : symptôme de reddition, de renoncement.

Les passants s'évitent du regard, ne pensent qu'à rentrer chez eux.

Bientôt, les hurlements de sirènes se mêleront aux autres bruits de la ville. On interrogera les astres. On cherchera à lire ce que l'avenir nous réserve. Il y aura ainsi une éclaircie dans le firmament d'hiver.

Et demain, tout le monde l'aura oubliée.

## *lecture interrompue*

L'imperfection fascinante : l'inachèvement, le livre ouvert entre les mains.

La tiédeur du temps, un après-midi de mars. Le rire des enfants sonnait la récréation, dans une cour entourée de grillage métallique.

Une fine glace, qui recouvre le trottoir, commence à se liquéfier.

seule derrière son voile le temps que

Paul-É. Chamberland

*solitude*

Il est cinq heures et quart, la galaxie se perd dans sa blancheur,  
les planètes tournent en rond. Le soleil baille, se couvre de nuages.  
La ville klaxonne. Un chien jappe. La rivière court vers son confluent ;  
j'ai l'âme qui flotte. Je n'ai rien à dire.  
Il est cinq heures et quart ; ma soif se noie dans le café, ma faim titube.  
L'horloge sonne : son bruit gonfle mes veines ; je n'entends plus rien.  
Les ruisseaux sont à bout de souffle. La rivière s'élançe par-dessus les ponts,  
échoue le bateau. Les bars sont perdus dans leur désolation.

Ça fait longtemps qu'il est cinq heures et quart ; ma main cherchait  
l'amour,  
le matin a manqué le train... je n'attends plus personne.  
Encore un tour ; les berges se sont élevées, la rivière est seule dans son lit,  
les oiseaux sont à tire-d'aile, la goélette s'ennuie dans le sable, la ville est  
isolée sur un récif. L'usine a redémarré seule.  
Un enfant pleure au fond de la ruelle.

passe enfin ce vent de trahison c'est

Les ouvriers ramassent la confusion. La voûte des cieux allume ses étoiles.  
Passe un cortège funèbre, contourne le parlement ;  
les statues sont au garde-à-vous, le drapeau est en berne, la lune pleure,  
seule, derrière son voile.

Je m'en vais retrouver mon vieil ami Gaétan...

La montagne a enlevé son manteau vert ; la forêt couvre ses pieds  
de courtepointes tissées avec des restes tombés des branches.

Comme celles que faisait ma mère...

Elle aussi, les cousait avec des restes, venant de tous les coins de pays.

Son temps lui a tout pris.

... C'est ça que je vais lui dire.

# la chaleur de mes valises qui me touche

Arlette Fortin

*c'est vraiment fou*

Boucler ses valises  
N'emporter que les rêves et la beauté  
Le cœur brisé  
La mort dans l'âme  
Partir

Prendre une route sans visage  
Marcher derrière son ombre  
Et qu'importe la destinée

Si l'amour est dans nos mains

Le voyage a les yeux verts et les joues roses  
d'une enfance

et me traverse encore tous les visages

Comme on dépose une fatigue  
S'asseoir sur un banc d'infortune  
Poser les mains sur son visage  
Pleurer la vie qui se renverse

Toucher le fond d'une détresse  
Le temps que passe enfin  
Ce vent de trahison

Se taire  
Surtout  
Se taire

L'amour qui se penche est un abri  
que ce vent ne trouve pas

qui m'habitent chantent le vent du large

Attendre  
Ce souffle qui caresse  
Ce soir de calme que j'appelle

Pour que le ciel balaie  
quelques restants de rance  
Et que le vent du large me rejoigne

Ce soir la lune est pleine et ronde

Et si je tremble  
Et si je pleure

C'est la chaleur de mes valises  
Qui me touche et me traverse encore

# le mystère abandonne le sillage des sèves

Partout

Mes marées mauves et rouges

Mes soleils bleus et verts

Mes partances

Mes dérives

Partout

Mes rêves retrouvés

Mes délinquances

Mes amitiés et mes amours fidèles

Tous les visages qui m'habitent

Chantent le vent du large

La tendre mélodie des âges

Les femmes que je porte ont le souffle des oies

blanches qui voyagent à travers vents

Et c'est fou

C'est vraiment fou comme j'aime

# folles      une usine traîne son image

*Jean Deronzier*

*genèse*

Quel jour quel mois quel siècle ?  
Chaque seconde cherche le chemin sans départ  
depuis la nuit des temps

Le mystère abandonne le sillage des sèves folles  
les racines creusent dans l'humus  
les voies secrètes de la naissance

La vie jaillit avec délice  
Brasier éphémère de neige douce  
Savane première de lichens et de genévriers

Le silence brise les frontières extrêmes  
le sourire remplace les mots véritables  
glisse dans l'ombre de l'haleine bleue

Les mains des hommes rapiècent la fatigue du temps  
les gestes furtifs tissent des aurores patientes  
au prélude d'un autre monde

L'avenir cherche sa route dans les traces de l'espoir

# dans les eaux brunes du fleuve ces lieux

*carrefour*

Combien d'errances pour une rencontre ?

Une usine traîne son image dans les eaux brunes du fleuve Des bateaux  
du dimanche s'ennuient en cale sèche Un enfant aux pieds nus cherche  
dans les galets quelque souffrance oubliée Une folle au chapeau écorné  
fait éclater des bulles de sourires Une fille fume sa peine à la porte  
de l'hôtel Un moulineur de ritournelles abandonne ses rêves au vent  
du large Un violoniste oublie la chanson d'amour Accroche le silence  
aux crins de son archet

Je vais défiant le temps

Mes pas s'effacent dans la vague Chemin de halage de l'éphémère  
Les quais déserts ne donnent pas ce repos des grandes cathédrales  
Un relent de détresse se meurt dans l'étouffoir aux illusions

Le banc est vide où je t'attends

Nul sentier ne converge vers mon cœur  
Tu n'es pas venue à notre rendez-vous.

si vastes à courir s'étouffent au méat de



# la lune rebrousse-toi sur les nervures

Renée Simard

sur la route

Tant de ces lieux si vastes à courir  
entre espoir et colère  
s'étouffent au méat de la lune  
puis naissent encore

La détresse avance  
D'insipides voies se brouillent  
au seuil de vieilles prisons  
L'absence foudroie  
Le ciel se déchire entre vertus et transes  
près de nos souffles  
De froids baisers ferment les volets

Il est difficile de voir qui porte la neige  
L'arbre pelé délavé seul  
s'acharne dans les rues étroites  
L'allée déborde d'offrandes déchirées  
en des eaux tranquilles

Aucune rivière ne chante où se brise ton cœur  
Je ne sais plus faire ce voyage larmes cachées

# de la province mille choses pressées

Guylaine Pelletier

Si un jour tu vois qu'une pierre te sourit,  
iras-tu le dire ?

*tiens-toi-le pour dit*

**Guillevic**

Partout et nulle part les quatre points cardinaux tournent dans  
le sens des saisons Route colporteuse de rêves charrieuse  
de promesses

Rumeurs Vies Espoirs brassent les jupes du temps Emmêlées  
d'épouvantails de corneilles roses sous toge noire Bec-scie,  
busard Saint-Martin, bihoreau Le voyage est un oiseau qui  
s'arrête tout le temps Les rivières sont des mères fatiguées  
Le plat du chemin apaise de tout son poids

La mémoire rebrousse le temps Une mère transvase sa vie  
Lunettes de reproches Mains pâte à pain La proximité  
parasite Le doute brouille la fuite Renonce fractionne  
alarme tes larmes Flagorneur Cache-cache cœur Colin-  
maillard Prêt ou pas prêt La fin du monde dépasse à cent  
soixante kilomètres heure L'écorce frise dans le cou des  
bouleaux La lune est une mère qui rappelle ses eaux  
La planète brûle comme un vieux pneu La route s'en va d'un  
bord puis de l'autre Joue à tue-tête des joies motorisées

sentiers chemins rangs routes ruelles

L'urgence de vivre et de n'entrer nulle part Promeneur  
de folies, de tendresse, de tristesse Rebrousse-toi sur les  
nervures de la province J'ambulance ta mauvaise humeur  
comme un colis douloureux Sur mon dos la croisée des  
chemins Mon pas rythmé sur le tien J'enjambe la nostalgie  
Je me débroussaille Je m'effeuille Je m'héliotrope

Ne plus jamais éviter la route les passages à niveau  
Je tambourine Je trépigne Je traverse à grands pas notre  
champ de bataille

Tiens-toi-le pour dit  
Je ne retournerai pas dans mes mots  
Le premier pas  
Le pas chancelant  
A déjà cassé l'herbe du sentier

r u e s      a v e n u e s      b o u l e v a r d s      a u t o r o u t e s

*Jacques Bernard*

*pas du temps*

Un pas

Longueur d'un pas

Pas un instant

Dans le pas

Le temps

Marque le pas

Pas lent

Route difficile

Pente à gravir

Mal à souffrir

Temps long

Pas de course

Mille choses pressées

Autoroutes et boulevards

Plaisirs consommés consumés

Temps trop court

culs-de-sac    halte    on y laisse sa peau

Sentiers chemins rangs routes ruelles rues  
avenues boulevards autoroutes culs-de-sac  
halte

Le temps prend ses distances

La vie s'oublie

La mort s'égare

Il n'y a plus d'itinéraire

Le temps ne compte plus

Les pas ne laissent plus d'empreintes

Toutes les traversées fluviales maritimes océaniques

Toutes les envolées locales régionales nationales

continentales intercontinentales

Toutes les perspectives orbitales spatiales

Tous les départs sont annulés

j'ai froid chevalier errant du passé j'ai

Sont arrivés  
La fin du voyage  
Le bout de l'aventure

On y laisse sa peau ses os  
Sur l'accotement le quai l'embarcadère  
On monte dans un nul-ne-sait  
Céleste lumineux irréel imaginaire transparent spirituel  
Pour un temps  
Un temps long  
Long comme l'éternité  
Sur des routes impossibles  
En quête de sens

chaud près de vous quand nous ne

*Hélène Breton*

*Faire route avec vous*

Si je parle de musique, sachez que je suis en joie

Si je parle de neige, c'est que j'ai froid

Si je parle de roman, sachez que je vous attends.

Si je parle de fleurs, sachez que je pense à votre odeur

Si je parle de rivière, c'est que je vais à vous

Si je parle de soleil, sachez que j'ai chaud de vous.

Si je parle de grands arbres, c'est que je veux être à vous

Si je dis des mots doux, c'est que je n'aime que vous.

s o m m e s    q u e    d e s    g r a n d s    f o u s    d e

*Oneil Bouchard*

*la porte du voyage*

La porte du voyage

souffle d'air où le cœur se déleste de la tristesse  
déclit où les câbles se dénouent autour de la poitrine

escarpement où le ciment décolle sous les chaussures  
plage où la paralysie lâche son emprise  
sur les jambes qui enfin se mettent en mouvement  
délivrance où la tête cesse de ruminer

chevalier errant du passé au futur  
pour êtreindre le présent qui s'offre  
compagnon des choses et des êtres  
où chacun va confiant l'un à l'autre  
au-devant de l'autre qui s'élance

# l'amour des volcans d'affection à faire

embrasure lumineuse d'où émerge  
le regard silence d'une accalmie offerte

la porte du voyage  
nous qui osons vouloir

nous les estropiés de la parole les sclérosés du geste  
les chaudières de larmes incomprises les grands muets de l'amour

nous les paralysés aux mille manifestations absurdes  
quand nous ne sommes que des grands fous de l'amour  
des volcans d'affection à faire frissonner le bel entourage

des êtres humains normaux des humains de chair et d'os  
qui aspirons à partager le meilleur de chaque instant  
qui avons oublié d'aimer le meilleur de notre différence

frissonner le bel entourage . . .



La pression tomba dans  
tête, bref, je pouvais enfin  
m'asseoir et réfléchir un peu.  
Mettre de l'ordre dans mes  
idées m'apparaissait comme  
la chose la plus logique à  
accomplir. Pourquoi alors  
l'était-il impossible de le  
faire ?

# a r P c o u r s

## Morice Benin

Morice BENIN vit en France. Jacques Salomé en dit ceci : « Morice BENIN chante l'émerveillement de la vie « vivante ». Il nous relie par ses chansons à l'éveil de l'amour, à sa complétude, mais nous guide aussi dans ses labyrinthes et ses pièges. Puis-je vous dire que Morice BENIN est un enthousiaste du beau, un esthète du vulnérable, un jouisseur de l'impalpable ? Il est aussi un humble du fragile, un désirant de l'inaccessible quand il nous entraîne ainsi à funambuler sur le fil si dense et si incertain de l'imaginaire (...) ».

## Mousse Boulanger

Mousse Boulanger vit en Suisse où elle exerce les professions de comédienne, journaliste et écrivaine. Son premier recueil de poèmes a été publié en France en 1967, depuis elle n'a cessé d'écrire de la poésie, des nouvelles, des contes, des récits qui ont donné lieu à une quinzaine de publications. Son dernier recueil de poèmes « L'Écuelle des souvenirs » publié aux Éditions de l'Âge d'Homme date d'octobre 2000.

## Catherine Fortin

Catherine Fortin est née en 1948 et vit à Québec. Biologiste de formation et archéobotaniste de métier, elle écrit depuis peu. Elle a publié deux recueils de poésie au Noroît : « Ainsi chavirent les banquises » (1994) et « Le désarroi des rives » (2000), ainsi que quelques poèmes en revue. Depuis 1996 elle participe également à des lectures publiques. Grâce à une bourse du Conseil des arts et des lettres du Québec, elle se consacre actuellement à la rédaction d'un troisième recueil.

## Agnès Riverin

Artiste en arts visuels, poète et enseignante, Agnès Riverin est née à Chicoutimi en 1958. Elle a fait de nombreuses expositions solos et collectives où sa poésie s'intègre à sa recherche par le biais de livres d'artiste, de peintures et de sculptures. Elle a publié le recueil « Une traversée à l'estime » aux Écrits des Forges Poésie.



*“Un endroit où le café bistro tient  
une place de premier choix  
entre une cuisine de simplicité  
et la recherche constante  
de la qualité et de la fraîcheur...”*

**203, ST-JOSEPH EST  
COIN CARON  
QUÉBEC (QUÉBEC)  
(418) 640-0597**

**GALERIE D'ART  
BEAUCHAMP ET BEAUCHAMP**

Vincent Beauchamp  
10, rue du Sault-au-Matelot  
(coin de la Montagne)  
Québec (Québec) G1K 9A8  
418 694-2244



**GALERIE D'ART  
BEL ART**

Sophie Beauchamp  
125, Côte-de-la-Montagne  
Québec (Québec) G1K 9C9  
418 694-1144

**GALERIE D'ART BEAUCHAMP**

16, rue Saint-Jean-Baptiste  
Baie-Saint-Paul (Québec) G3Z 1L9  
418 240-2244  
[info@galeriebeauchamp.com](mailto:info@galeriebeauchamp.com)  
[www.galeriebeauchamp.com](http://www.galeriebeauchamp.com)

**GALERIE D'ART ROYALE**

Marc Beauchamp  
53, rue Saint-Pierre  
(Place Royale)  
Québec (Québec) G1K 3Z7  
418 692-2244

*Une histoire de familles*

AGENT • DISTRIBUTEUR EXCLUSIF D'ARTISTES RECONNUS POUR LE CANADA ET LES ÉTATS-UNIS



*Félicitations pour  
ce quatrième rendez-vous  
de poètes contemporains,  
louangeurs de la beauté  
du monde !*

**Christiane Gagnon**  
**Députée de Québec**

 **BLOC**  
**QUÉBÉCOIS**

320, rue Saint-Joseph Est, bureau 209  
Québec (Québec) G1K 8G5  
Tél. : 523-6666  
Télec. : 523-6672  
Courriel : [gagno1@parl.gc.ca](mailto:gagno1@parl.gc.ca)



**SOINS VISUELS COMPLETS**

- Examen de la vue
- Lunettes
- Verres de contact
- Lunettes de soleil

Place Laurier 653-6611

Les Saules 877-9456  
St-Marc 625-4981

Donnacona 285-1333  
St-Raymond 337-6751

Félicitations aux auteurs et auteures  
et bonne lecture à tous !



Monsieur Jean Rochon, député de Charlesbourg  
et ministre d'État au Travail,  
à l'Emploi et à la Solidarité sociale du Québec  
est heureux de saluer les poètes et les artistes de Québec  
ainsi que les éditions de l'Oésie !

**Bureau de circonscription**

8500, boulevard Henri-Bourassa  
bureau 254  
Charlesbourg (Québec) G1G 5X1

Téléphone : (418) 644-2645  
Télécopieur : (418) 643-4362  
Courriel : [chrsb.dep@mess.gouv.qc.ca](mailto:chrsb.dep@mess.gouv.qc.ca)

---

*Pour un séjour en poésie au bord du fleuve*

La petite auberge

*La Luciole*

chambres et petit déjeuner

35, Chemin des Bains, Saint-Irénée (Québec) G0T 1V0 (418) 452-8283  
Courriel : [lucie.tremblay2@sympatico.ca](mailto:lucie.tremblay2@sympatico.ca)  
<http://www.quebecweb.com/luciole>

Merci au Café des Arts,  
*la maison de la parole*

---

---

La revue

Poésie

remercie le



lieu de création,  
de diffusion artistique et de rencontres,  
qui a généreusement offert  
son espace unique  
pour accueillir les créateurs  
de mots, de musique et d'images  
du quatrième numéro  
lancé le 7 novembre 2001.

Le Café des Arts veut valoriser  
la poésie de la langue, du corps et de la musique.

Le Café des Arts, 870, av. De Salaberry, Québec G1R 2T9 (418) 694-1499  
Info@cafedesarts.org <http://www.cafedesarts.org>

La revue Poésie, 225A, Châteauguay, Québec G1K 2E1 (418) 648-8435  
brtremble@yahoo.com <http://www.ava.qc.ca/edition/RevuePoesie>

# P oésie

Numéro 4, 2001

47 textes

9 images infographiques

les éditions de  
l'Oésie

225 A. Châteauguay

Québec (Québec)

G . 1 . K . . . 2 . E . 1

tél. : (418) 648-8435

brtremble@yahoo.com

www.ava.qc.ca/edition/

R e v u e P o e s i e

ISSN. 1480-1140

Micheline Beaudry

Morice Benin

Louis Bergeron

Jacques Bernard

Oneil Bouchard

Mousse Boulanger

Aline Boutet

Hélène Breton

Paul-É. Chamberland

Jean Deronzier

Jean Dorval

Christian Fleury

Jean-Philippe Fleury

Arlette Fortin

Catherine Fortin

Louise Fortin Ouellet

Normand Génois

Monique Laforce

Gabriel Lalonde

Michel Langlois

François Lemay

Hélène Mathieu

Gérald Morin

Guylaine Pelletier

Pierrette Pelletier

Geneviève Rey

Agnès Riverin

Gilles St-Amour

Renée Simard

Gaston Sylvain

Bertrand Tremblay

André Trottier

Anna Yavorska